

PRIX LITTÉRAIRE

2017/2018



LA COMPAGNIE DES BÊTES

Recueil des six nouvelles primées
Clément PETIT - Charlotte GOMES - Tim BARY
Julie DELFOUR - Eva KOPP - Zoé AUBRY

REMERCIEMENTS

Nos remerciements aux 101 auteurs qui ont participé à ce concours avec enthousiasme.

Nous remercions tout aussi chaleureusement les membres du jury qui ont eu la tâche difficile de faire des choix : Frédéric Lisak (Édition Plume de carotte), Florence Lamotte (Édition Privat), Dr Pons (lauréat 2015), Sylvie Marquez (Festival Polars du Sud), Evelyne Cocault (Théâtre), Christophe Pham-Ba (Rectorat Lettres, Toulouse), Marlène Darvezac (Librairie Ombre Blanche jeunesse), Catherine Desplas (Association Délires d'encre), Emmanuelle Fredin (Bibliothèque Cabanis), Aude Barthelemy (Bibliothèque Musée Georges Labit), Anne Ingremeau (Bibliothèque Muséum de Toulouse).

AVANT-PROPOS

Et nous nous interrogeons sur la relation que l'Homme entretient avec les animaux ? L'homme cherche-t-il à combler un besoin affectif, à toucher le sauvage, à le soumettre ?... Et si l'on se fourvoyait complètement ? Des recherches n'ont-elles pas déjà soulevé l'hypothèse que ce serait le chat qui aurait cherché notre compagnie et non l'inverse ?

A l'occasion de la sixième édition du concours littéraire du Muséum d'histoire naturelle de Toulouse autour de la thématique 2016 / 2017 « La compagnie des bêtes », une invitation à concourir a été lancée.

Cent un auteurs (dont neuf dans la Catégorie auteurs de moins de 18 ans) ont répondu favorablement à l'appel et ce depuis toute la France, mais aussi depuis la Belgique et le Canada. Quarante trois pourcents d'entre eux avaient déjà participé au moins une fois à ce concours annuel.

Chez les auteurs de plus de 18 ans :

Le premier prix a été décerné à la nouvelle *Astan* de Clément PETIT. Le jury a apprécié le style littéraire ainsi que la force dégagée par cette histoire effrayante qui met en scène la relation de l'homme à l'animal, dans un univers lointain. C'est superbement dit, écrit, décrit jusqu'à la chute finale est rude, abrupte, spartiate, tout autant que mortelle.

Les deux autres nouvelles sont ex aequo.

Le deuxième prix pour son style littéraire a été donné à la nouvelle *Olé !* de Julie DELFOUR pour sa qualité littéraire. Le lecteur sait où il est conduit. Le texte, d'une belle fluidité, nous transporte dans l'arène d'une corrida où le taureau se bat et se débat. Le texte est très bien composé, tout en intensité et en sensations.

C'est la nouvelle *Le petit frère* d'Eva KOPP qui a remporté le deuxième prix pour son originalité et sa trame poétique. Elle nous raconte la tradition japonaise de la pêche au cormoran, tout en évoquant les étranges relations filiales dans un contexte ancestral.

Chez les auteurs de moins de 18 ans :

Le premier prix a été décerné à la nouvelle *Gérard !* de Charlotte Gomes. Elle nous conte une

histoire de chien, dynamique, pleine d'humour, dont la chute inédite a fini de séduire complètement le public. Le style enlevé de notre jeune lauréate de 12 ans, truffé de petits détails linguistiques du meilleur esprit, lui promet de belles heures d'écriture !

Le deuxième prix a été donné à la nouvelle *La demoiselle en noir* de Tim Bary (15 ans) qui emmène le lecteur sous couvert d'une ambiguïté intrigante, sur les bancs du collège. Mais qui est donc cette fameuse demoiselle en noir ?

C'est la nouvelle *Hector et Lucius* de Zoé Aubry (17 ans) qui a reçu le troisième prix. Les personnages très finement dépeints nous emmènent dans une histoire vraisemblable, digne d'un journal télévisé, mais dans laquelle la chute, finement travaillée, surprend et détonne.

Chez les scolaires :

Les classes de cycle 3 et les classes du secondaires ont aussi été invités à participer au concours. La thématique d'intrigue, construite en collaboration avec le Rectorat Lettres, était différente. Les textes primés sont à retrouver sur le blog dédié au concours :

<http://lacompagniedesbetes.tumblr.com/>

Toulouse, le 27 mars 2017

Maud Dahlem, organisatrice des concours photographique et littéraire, Muséum de Toulouse

SOMMAIRE

<i>Astan - Clément Petit</i>	p5
<i>Olé ! - Julie Delfour</i>	p11
<i>Le petit frère - Eva Kopp</i>	p17
<i>Gérard ! - Charlotte Gome</i>	p22
<i>La demoiselle en noir - Tim Bary</i>	p26
<i>Hector et Lucius - Zoé Aubry</i>	p30
<i>Biographies</i>	p34
<i>Recueils déjà parus</i>	p37

Astan *Clément Petit*

L'aigle était si haut, si loin à présent, qu'on ne distinguait plus qu'un minuscule point noir. Comme s'il avait disparu en ne laissant derrière lui que la possibilité de sa présence, à peine un concept vague. Ichenbek avait tout juste trois ans. Ses infimes yeux noirs ouverts d'un trait à peine, à la manière d'une pistache rétive, émergeaient de sa cagoule en même temps que deux énormes joues roses qui le protégeaient du vent. Il suivait avec attention les mouvements du rapace, qui décrivait sur le bleu glacé du ciel de grandes courbes à la signification inconnue. Soudain, la course de l'oiseau s'était brisée ; sans que l'on puisse d'abord comprendre s'il avait changé de direction, d'allure, ou simplement d'idée. Et il avait plongé. À une vitesse surnaturelle, il avait fondu sur la steppe, et un cri acéré avait alors percé l'hiver, comme si un millier de minuscules flèches de métal s'étaient abattues d'un coup. Puis il avait émergé, au loin, et était revenu se poser docilement aux pieds d'Ichenbek et de son père. Entre ses serres, la dépouille déchirée d'un grand lièvre blanc laissait couler un fragile filet de sang sur l'épais manteau de neige qui couvrait le monde ce jour-là.

C'était son tout premier souvenir.

Ichenbek était né fils unique d'un père dresseur d'aigles, comme son père avant lui, déroulant le fil d'une tradition dont l'origine incertaine émanait d'espaces sans fin. Aujourd'hui encore, il revoyait les yeux d'or de l'oiseau, et pouvait entendre jusqu'au crépitement des flocons de neige fondant sous le poids du sang tiède. Il ignorait tout du sens de ce souvenir. Pourquoi en possédait-il une image si limpide ? Pourquoi, parmi tant d'autres plus doux ou plus tristes, était-ce celui-ci qui se présentait à sa mémoire lorsqu'il fermait les yeux ? Il s'agissait là d'un mystère.

Le jour de ses douze ans, son père et lui partirent à cheval. Deux mois avant l'été, la steppe kirghize buvait la neige fondue, et par-delà l'immensité verte s'élevaient, lointaines comme dans un rêve, d'abruptes montagnes. Là-bas, un couple d'aigles s'élança d'une haute paroi et disparut ; Ichenbek se précipita alors dans une périlleuse escalade en direction du nid où dormait, seul à présent, un oisillon au bec noir tapi dans sa forêt de brindilles. Lorsqu'il foula de nouveau la plaine à la nuit tombée, l'aiglon était devenu sien. Il piaillait sans cesse, son duvet était doux, et ses yeux parlaient de la mort.

Durant deux mois, l'oisillon vécut dans la nuit de son chaperon, cette petite capuche de cuir qui lui couvrait le crâne et les yeux. Ichenbek gardait en permanence sa cage proche de lui. Il le nourrissait de viande crue, lui parlait tout bas, et tissait lentement un lien dont la nature lui échappait mais dont

son intuition d'enfant pressentait toute l'importance. À la fin de l'été, Ichenbek commença à lui donner de petits rongeurs vivants qu'il capturait lui-même ; les mises à mort qui s'ensuivaient lui rappelaient inmanquablement le souvenir de son enfance. Son premier contact conscient avec la réalité avait été un contact avec la mort : une mort terrible, inéluctable, à sens unique ; un acte dont il ignorait la signification réelle. La vision des serres de son aiglon déchiquetant la peau des rongeurs ravivait la force de cette énigme, et exerçait sur lui un pouvoir presque hypnotique ; aussi y revenait-il sans cesse, comme on revient malgré soi à l'énoncé d'un problème dont la solution nous échappe.

L'hiver suivant, l'oisillon devenu aigle, Ichenbek apprit à chasser. Il montait à cheval aux côtés de son père, les puissants rapaces perchés sur de grands promontoires de bois fixés à leur selle. Parvenus sur les hauteurs, ils enfilaient les épais gants de cuir qui prenaient leur bras jusqu'au coude, et découvraient la tête de leurs compagnons. Les oiseaux étaient lourds, il fallait au garçon toute sa jeune fierté pour ne pas plier l'épaule.

Souvent, il lui semblait que les serres puissantes de son aigle eussent pu percer son gant et emporter son bras ; alors il chantait, doucement. Puis les oiseaux s'élançaient, battaient leurs plumes superbes et flottaient des heures durant au-dessus de la plaine, comme des ombres de malheur, jusqu'à ce que leur assourdissant cri de métal annonce aux hommes que la mort était venue.

Parfois pourtant, la mort se refusait. Aussi Ichenbek et son père emportaient-ils toujours avec eux une vieille peau de renard dont le pelage orange, même terni, tranchait résolument avec la pâleur de l'hiver. Si les aigles échouaient, le père attachait la fourrure à sa selle à l'aide d'une longue corde, et partait au galop. Les soubresauts affolés de la boule de poil orange évoquaient à l'enfant un petit démon de feu traçant un maléfice secret dans la neige. À l'intérieur se trouvait un généreux morceau de viande : ravalant leur orgueil blessé, les rapaces fauchaient le gibier postiche, et l'on s'assurait ainsi que leur loyauté demeure intacte.

À la chasse, le père d'Ichenbek ne parlait jamais. Il ne s'adressait qu'à son aigle, lui tapotait le crâne, l'effleurait de sa paume, et chantonnait pour que l'oiseau ait en tête sa voix et lui revienne lorsqu'il l'appellerait. Proche de son visage, le bec acéré du rapace s'ouvrait et se refermait en de légers claquements qui ressemblaient à des paroles affectueuses. La tendresse qui précédait ces moments d'envol tranchait radicalement avec la fureur froide qui émanait des yeux de l'aigle, et cette dissonance effrayait Ichenbek.

Bien sûr, ses parents lui avaient conté dès l'enfance l'origine de leur tradition. Les aigles étaient des

chasseurs implacables, leur vision était bien supérieure à celle de l'homme, leur rayon de chasse excédait celui d'un clan entier, et leur puissance les rendait capables de tuer même des loups. Les fourrures étaient indispensables aux hommes dans le climat des steppes, et les dresseurs d'aigles avaient toujours joui de ce fait d'un prestige considérable.

Mais cela, Ichenbek le savait de leçons apprises dos au poêle. La vérité, elle, se trouvait dehors. Dans la neige, derrière la nuit, sous le silence gelé de son père.

Ichenbek avait dix-sept ans lorsque son père mourut. Il était déjà un chasseur aguerri. On décrit parfois les traditions comme réponses de l'homme aux défis de son environnement ; pourtant, celle dont Ichenbek devint alors dépositaire n'était pas une réponse, mais bien une question. Son père parti, l'aigle devint le seul lien tangible avec ce mystère qui constituait à présent le fondement de son identité, la racine de son être. L'oiseau était devenu une partie de lui-même : celle qui contenait l'inconnu.

Les Kirghizes aiment dire qu'il n'y a pas entre l'aigle et son maître de relation de pouvoir. Que l'aigle éduque l'homme autant que l'homme éduque l'aigle. Ichenbek ignorait s'il trouverait un jour la réponse qu'il cherchait, mais il savait une chose : sa vérité, si elle existait, ne pouvait se trouver qu'entre les serres de son aigle. Ainsi continua-t-il à parcourir les steppes, seul, veillant sur son héritage comme le gardien immortel d'un temple veille sur des trésors dont il ignore tout.

L'année de ses vingt-deux ans, Ichenbek mit fin à son errance en épousant une femme de son clan, de trois ans sa cadette. De leur union naquit un fils.

Dehors, les hommes buvaient, éparpillés autour du feu, calfeutrés dans d'épaisses fourrures. En plein cœur de l'hiver, il s'en fallait de peu que l'air ne fit geler les longues flammes qui léchaient le ciel. Le koumis et la vodka maintenaient les âmes à l'abri.

Les moutons bêlaient, cela sentait l'herbe séché, la bouse, la peau tannée et l'alcool pauvre ; mais, dans un froid pareil, les odeurs deviennent solides, tombent et se brisent avant d'atteindre les muqueuses, et ce qu'il en reste devient au mieux un agréable rappel de l'existence de la vie.

Au milieu des cris et des ombres, Ichenbek entendit soudain qu'on l'appelait ; il se leva et, en quelques pas mal assurés, trouva la torpeur de sa yourte. L'atmosphère confinée et la chaleur épaisse du poêle rendirent un peu plus confus encore son esprit embué d'alcool, si bien qu'il eut l'impression de pénétrer dans un songe. Sa jeune épouse, étendue sur d'épaisses couvertures de

laine, ruisselait de sueur, et sur son corps à moitié nu était étendu un petit être informe, dégoulinant de sang. Ichenbek, d'abord, ne comprit pas. Il regarda les autres femmes du clan, puis la sienne, ferma les yeux pour tenter de combattre l'ivresse, les rouvrit et fixa à nouveau le ventre de son épouse. Puis il y eut un cri.

La plainte hargneuse de cette minuscule chose en sang éveilla alors violemment en Ichenbek l'image de l'aigle de son père et du grand lièvre blanc, dont la vie tiède avait coulé sur la neige. Dans la fièvre de sa nuit, naissance innocente et mort inéluctable lui semblèrent soudain semblables, deux événements naturellement égaux. Et pour la première fois de sa vie, alors qu'il regardait son fils, il sembla à Ichenbek que le poids de son premier souvenir, de cette étrange énigme qu'il avait portée seul jusque-là, n'était plus le même. Il sentit que son fils était une réponse à un autre mystère, à une autre question qu'il ne s'était jamais posée ; mais il eut l'intuition intime que les deux étaient liés. Il appela cette réponse Astan.

Ichenbek ne voulut pas que son fils ait, comme lui, à subir les tourments injustes d'un souvenir incompréhensible ; aussi, défiant la tradition, attendit-il que l'enfant grandisse avant de l'emmener chasser. Astan traversa ainsi l'enfance aux côtés de l'aigle de son père, mais ne le connut qu'en cage.

Il passait des heures auprès de lui, fixant les prunelles noires tapies au fond de ses yeux jaunes, caressant les petites plumes d'or hérissées au sommet de son crâne. Aussi loin qu'il s'en souvienne, l'oiseau lui avait toujours semblé triste. Ses puissantes ailes emplissaient l'enclos de long en large, ses serres terribles lacéraient compulsivement le sol de la cage, il mangeait sans appétit et criait souvent sans raison. Il ne faisait aucun doute, dans l'esprit de l'enfant, que l'aigle venait d'un autre monde. Un monde lointain, inaccessible, où l'homme n'aurait jamais dû pénétrer.

Ichenbek était heureux de voir son fils si proche de l'aigle. À mesure qu'Astan grandissait, il lui enseigna leurs arcanes : la capture des oisillons, les liens tissés dès les premières heures, la voix que les oiseaux n'oublient jamais, la nourriture donnée chaque jour. Les habitudes érigées en prison, l'affection en dédommagement du ciel perdu. L'échange des âmes. Élever un oiseau de proie est presque aussi difficile que de capturer la liberté, disait-il à son fils. Astan, lui, imaginait des roches sombres, un grand nid vide dans la montagne déserte. La tradition ressemblait dans son esprit à quelque maléfice jeté au début des temps et s'épaississant génération après génération, comme le tronc d'un arbre maudit. Il comprenait ce que lui apprenait son père, mais cela lui était indifférent. L'oiseau était triste, les autres ne le voyaient, pas mais lui le savait.

Ichenbek emmena son fils à la chasse l'année de ses dix ans. Pour la première fois, Astan vit alors

l'oiseau étendre ses ailes fabuleuses et s'envoler presque jusqu'à se fondre au ciel. Pour la première fois, il fut heureux. Il était persuadé que l'oiseau ne reviendrait pas ; qu'il avait retrouvé, enfin, le monde qui était le sien.

Pourtant, l'oiseau revint. Astan ne comprit pas. Il se tourna vers son père, voulut lui demander, voulut savoir pourquoi l'aigle ne repartait pas vers son monde... mais il ne put pas. Ichenbek se tenait silencieux sur son cheval, dominant une avancée rocheuse.

Il avait le dos épais, les mains burinées de soleil, et de longs cheveux noirs s'échappaient de son chapeau de laine. Et alors qu'il le voyait ainsi pour la première fois, sans qu'Astan ne sache pourquoi, son père lui parut triste. Étaient-ce ses mouvements lents, son silence, la manière dont il épiait le ciel ? L'enfant pensa qu'il y avait aussi en lui un maléfice. Que son père était prisonnier de son aigle, autant que l'aigle l'était de lui.

Son père ne cesserait jamais de chasser, et l'aigle ne cesserait jamais de revenir.

Astan prit alors une décision. Obéissant à une intuition floue, il descendit sans bruit de son cheval et entrouvrit sa besace pour en tirer la vieille peau de renard. Contournant le piton rocheux où se tenait son père, il parcourut quelques dizaines de mètres jusqu'à un endroit où une rupture de pente le rendait invisible. Là, il s'arrêta, scruta le ciel et après quelques secondes aperçut au loin une minuscule tache noire. Sans hésiter, il saisit alors la fourrure à bout de bras et l'agita frénétiquement, pour capter l'attention de l'aigle. Cela fonctionna. L'oiseau dévia sa course, et s'approcha en un long vol plané qui rendit le ciel entier menaçant. Astan se laissa tomber sur la neige et couvrit son visage de la vieille peau. Autour, rien ne troublait le silence de l'hiver. Seul son cœur cognait lourdement contre sa poitrine, comme si au fond de lui un géant donnait de violents coups de marteau sur une grande forge d'acier. Il ignorait ce qui allait advenir, son idée était une idée d'enfant, incomplète et bancale. Mais peu importait, au fond, ce qui allait arriver exactement, l'important était que son acte allait modifier quelque chose. Cela, il le savait.

Tout se passa en un instant. L'aigle cessa de planer, planta son bec vers le sol, et piqua féroce. Parvenu à quelques mètres d'Astan, il redressa la tête, déploya ses larges ailes dans un froissement terrible, et d'un même mouvement pointa ses serres entrouvertes vers la tache orange qui naissait de la neige.

L'enfant sentit un éclair traverser son visage, une longue déchirure rouge transperça le noir où il était plongé, ses mains agrippèrent de toutes leurs forces la neige gelée, le battement effréné des ailes de l'oiseau lui sembla une tempête. Puis le bruit cessa, aussi vite qu'il était venu. Les pulsations sourdes de son cœur se firent de plus en plus légères et confuses, comme l'écho d'une

fanfare s'effaçant dans le lointain. Astan ne savait pas exactement ce qui venait de se passer, mais il ne s'en souciait pas. Il sentait qu'il avait réussi. Que ni l'aigle ni son père, désormais, ne seraient plus tristes. Il tenta d'ouvrir les yeux, mais il n'y eut rien. Alors, laissant le froid l'envahir, il s'endormit.

Lorsque Ichenbek vit apparaître l'aigle avec entre ses serres la vieille fourrure orange, il sut que quelque chose de terrible venait d'arriver. Pour la première fois de sa vie, il ne prêta aucune attention à l'oiseau, sauta de son cheval et, sans même jeter un œil en arrière vers l'endroit où aurait dû se trouver son fils, dévala la pente qui s'étendait face à lui. À peine eut-il parcouru quelques mètres, qu'il s'arrêta brusquement.

À ses pieds, Astan était étendu. De ses yeux déchirés s'échappaient deux minces filets de sang, qui coulaient goutte à goutte sur l'épais manteau de neige.

Ichenbek sut alors qu'il ne chasserait plus jamais.

Olé !

Julie Delfour

Cela frémit, cela vit, cela respire à petites gorgées. Puis, très vite, à grandes lampées d'air. Cela enfle et gronde, et puis cela retombe, dans un soupir de frustration maîtrisée. La rumeur électrique se propage en remous insistants, éclaboussant l'arène d'écume et ricochant dans le cercle de ses parois immenses.

Craignant qu'il ne soit pas suffisamment excité, un homme vocifère, lui siffle dans les oreilles et lui assène de grandes bourrades dans le dos. Il aimerait bien répondre, lui décocher la ruade qu'il mérite, lui faire ravalier sa morgue d'un coup de corne bien ajusté. Mais l'étroit couloir dans lequel on l'a forcé à s'engager ne lui permet ni de se retourner ni de faire un écart, encore moins de ruer. Assourdi par les sifflets et les cris de la foule, il ne peut qu'attendre son heure en ruminant sa colère. C'est d'ailleurs tout ce que l'on attend de lui. Ici, dans ce boyau obscur, et là-bas, de l'autre côté des portes fermées, tout est minutieusement calculé pour muer une bête tranquille en animal furieux.

La plaine de poussière rouge dans laquelle il évoluait le matin même avec ses congénères n'était plus qu'un lointain souvenir. Trois hommes étaient venus l'en arracher, descendus d'un camion dans lequel ils l'avaient forcé à monter. L'un d'eux l'avait traîné vers l'avant, tandis que les deux autres condamnaient les issues avec de grosses planches de bois. C'est ainsi que tout avait commencé. Ses sabots avaient claqué sur un sol métallique. Finie, la poussière rouge au parfum sec qui irritait les naseaux. La lumière du jour s'était brusquement réduite à un filet blanc filtrant dans une épaisse obscurité. L'angoisse n'avait pas tardé à monter, distillée par l'ombre enveloppante et accentuée par le mélange d'odeurs montant du sol : odeur de transpiration, odeur d'huile, odeur de salive et de sang séché, odeur âcre de peur. Puis, juste après l'angoisse, était venue la douleur. Les hommes avaient soulevé une lucarne dans le toit du camion, et le jour s'était précipité dans cet espace libre qu'on lui offrait. Quelque chose de lourd s'était écrasé sur ses épaules. Ses muscles avaient ployé sous le choc, son corps s'était raidi. Il avait rué et donné de puissants coups de cornes en

direction des hommes qui riaient, sans parvenir à les atteindre. À nouveau, le même choc, la même douleur diffuse. Cette fois, il avait réussi à accrocher quelque chose, redressant la tête d'un coup sec avec une joie furieuse. Ses cornes s'étaient enfoncées dans un sac dont les entrailles de sable se répandaient en filets, faisant un bruit de pluie battante au contact du sol. « *Le fumier ! Attends un peu, mon gars, tu feras moins le malin tout à l'heure !* » avait crié l'un des hommes depuis son perchoir. La lucarne s'était refermée, le replongeant dans le noir. Les muscles endoloris, les yeux remplis de sable, il croyait être venu à bout de ceux qui le tourmentaient.

Les portes s'ouvrent enfin. Autour de lui comme en lui, la tension est si forte qu'il se sent comme expulsé du ventre d'une marâtre furieuse. Comme si les parois de bois se plaquaient contre son corps et le jetaient dehors au rythme de spasmes impérieux. Le soleil l'éblouit. La lumière est coupante, et le bruit si intense qu'il amplifie l'aveuglement de ses sens. Peu à peu, dans le flot des sensations qui l'assaillent, il discerne des formes mouvantes, des silhouettes qui ondulent et des bras qui agitent des chiffons multicolores. Puis ce sont des mains qui applaudissent en cadence, des fronts rejetés en arrière, des éclats de rires, des visages aux bouches rugissantes, aux yeux écarquillés, agrandis par l'impatience.

Le voici plongé dans ce flot tempétueux qui envahit sa gorge, remonte dans ses oreilles, brouille sa vue et coupe sa respiration. Qu'est-il censé faire ? Il se décide enfin à faire ce que tout le monde attend de lui : foncer aussi loin que ses sabots voudront bien le porter. Droit devant et à toute allure, naseaux fumants.

La rumeur échappée des gradins est comme une cascade qui dégringole à gros bouillons et l'entraîne dans son mouvement. Son instinct lui dicte de courir, de contrarier le fil de l'eau et de remonter à sa source. Vite, faire taire ce grondement liquide. Ses sabots font voler la poussière, soulèvent des gerbes de sable blanc. Brusquement, il stoppe sa course, redresse la tête et hume l'air. Un regard circulaire. Il a beau tourner la tête, c'est la même chose partout : mêmes visages, mêmes regards noirs, mêmes bouches retroussées en des sourires immenses, même respiration angoissante.

Au petit trot, il fait le tour de l'arène. Dans cette ambiance électrique, instable, son corps déplace la rumeur orageuse.

Elle s'envole un instant pour mieux retomber l'instant suivant. Son cœur bat plus vite, sa respiration s'accélère. Il court à présent. Il tourne en rond, l'écume aux lèvres.

Recrachés par la lumière, plusieurs hommes font irruption dans l'arène. Ils tissent leur toile autour de lui comme des araignées et agitent des capes, chacun à son tour. Inconscients ! Il charge ces insectes l'un après l'autre, sûr de son coup. Mais ce n'est qu'un peu d'étoffe qu'il déchire ; un peu de ce tissu qui abrite l'homme caché derrière.

Aucun assaut ne fait mouche. Ses cornes ont été rognées juste assez pour rendre les chocs inoffensifs. Exaspéré, il charge et charge encore, dans toutes les directions. Les hommes le provoquent, évaluent sa vitesse, testent ses réactions, estimant l'étendue de sa fougue et la force de son caractère. Tandis qu'il se fatigue, ils échangent des signes, se parlent, commentent ses coups de tête, ses embardées, le tout avec des poses théâtrales et de grands gestes en direction de la foule.

Que faut-il faire pour que tout cela cesse ? Ce n'est pourtant pas faute de mettre du cœur à l'ouvrage. Coups de cornes acharnés, violentes ruades, rien ne semble en mesure de dissiper ce mauvais rêve. Dès qu'un homme disparaît, il en surgit deux autres, qui l'enveloppent de leurs mouvements obliques et de leurs cercles lents, attisant sa colère et sa frustration. Cet essaim de guêpes bourdonnantes le rend furieux autant qu'il le désoriente.

Et voilà qu'un nouvel insecte entre dans l'arène. Celui-ci est perché sur un cheval recouvert d'une étrange armure. Autour de lui, des rubans dorés flottent comme de longues moustaches lissées par les doigts du vent.

Tous les chevaux qu'il a croisés dans sa vie avaient fière allure. Celui-ci, ainsi déguisé, ressemble à un monstre ridicule. Le cheval tente de ruer, refuse de faire un pas. Son cavalier le presse, le harcèle. Finalement, il fait un pas en avant, mais sa tête s'obstine et refuse, les dents serrées sur le mors, le cou tendu à se rompre. Le bandeau qui l'aveuglait se déchire, laissant apparaître un regard obscurci par la peur. Un regard fou, si effrayant et si sombre qu'il ne peut en détacher le sien. Pendant quelques instants, plus rien n'existe que leurs regards arrimés l'un à l'autre, désespérant tous deux de trouver la clef de cette prison, et l'issue qui permettrait d'en sortir.

Happé par l'œil de ce compagnon d'infortune, il en a presque oublié sa propre angoisse, et cette situation sur laquelle il n'a aucune prise. Mais l'oubli est une caresse furtive. Quelque chose pénètre soudain dans la chair de son cou. La caresse se fait assassine. Son mufler s'écrase dans la poussière, y déposant une traînée d'écume. Un liquide chaud coule sur ses épaules. Les insectes s'agitent autour de lui, aussi légers que des songes.

On ne lui laisse pas le temps de comprendre. Les insectes bourdonnent, comme la douleur qui bat dans ses tempes. La douleur, qui charrie un flot de paroles saccadées, égrène un chapelet d'injures et de perles sanglantes. Il reprend malgré tout ses esprits, redresse la tête, retrouve les insectes qui volent, la foule qui crie, le cheval au regard fou, sa supplique violente. La douleur ralentit ses mouvements, tétanise ses muscles. Ils ont de plus en plus de mal à supporter le poids de sa tête. Il lutte, s'acharne, tente de se redresser.

La foule lève les bras, se dresse et applaudit. Un nouvel homme l'a rejoint au centre de l'arène, suivi par quatre autres armés de bâtons multicolores. L'homme cherche son regard. Il porte des habits qui brillent au soleil et cliquètent à chaque mouvement. Il est à la fois la chaleur et le froid, la souplesse hypnotique et la rigidité. Ce savant mélange l'intimide, endort sa douleur et attise sa nervosité.

L'homme s'approche de lui, comme un crabe regagne la mer, à petits pas de côté. Puis il fait volte-face, lui tournant le dos. Le croit-il trop fatigué pour ne pas réagir à cet affront ? Il va lui prouver combien il se trompe. Son courage revient. Cette fois-ci sera la bonne. Le cauchemar va enfin cesser. Il rassemble ses forces, se concentre, vise... Fulgurante, la douleur le frappe une nouvelle fois dans son élan. Un bâton coloré, venu de nulle part, s'est logé dans son cou. La foule rugit de plaisir. « *Olé !* » Encore un autre, planté juste à côté du premier. Il tente de comprendre ce qui a bien pu se passer, mais il n'a plus assez de forces, et la fatigue trouble son jugement. Une chape de plomb pèse sur sa nuque. Les quatre hommes aux bâtons se sont regroupés autour de lui. Ils insistent, avancent encore, testent sa résistance. Ils le provoquent. Ils l'endorment et le réveillent en sursaut. Ils l'hypnotisent avec leurs reptations de serpent.

Pas moyen d'échapper à cet enfer. Son instinct lui dit que c'est l'homme au costume brillant qu'il faut éliminer. Alors à nouveau, il fonce. Cet homme-insecte va recevoir la correction qu'il mérite. Ses cornes vont plonger dans son ventre mou, et adieu paillettes, maquillage et mouvements de côté. Tout finira dans la poussière. Il baisse la tête, ajuste sa cible, charge. Bien viser... Ne pas trembler... En finir une bonne fois pour toutes avec cette mise en scène ridicule.

Au dernier moment, l'homme esquive, d'un pas de côté qui le déstabilise. Ses cornes ne peuvent que frôler le costume, faisant tinter les milliers de breloques dorées. « *Olé !* » La foule exulte, les corps se détendent, les mains claquent, les visages s'illuminent. La punition est immédiate : deux nouveaux bâtons tranchants comme des

poignards viennent se ficher dans son dos. Rassemblant ses esprits et ses dernières forces, il secoue la tête. Mais il a beau ruer et se cabrer, impossible de s'en débarrasser. Au lieu de le délivrer, chaque ruade agrandit ses blessures.

Sa gorge brûle, son dos n'est qu'un brasier lancinant. Son sang s'accumule en caillots sombres sur ses paupières. Tête baissée, regard vide, il tente de reprendre son souffle, ivre et désorienté. Deux nouveaux bâtons entre ses épaules. « *Olé !* » Passé un certain seuil, la douleur est telle qu'il n'en ressent plus les effets. C'est un puissant philtre, un onguent apaisant. C'est comme s'il se mettait à flotter au-dessus de l'arène, au-dessus de ce corps noir couvert de sang qui n'est déjà plus le sien. Comme s'il assistait lui aussi au spectacle en applaudissant cette danse macabre.

Et puis, dans un sursaut d'orgueil, il décide de ne pas renoncer. Puisqu'ils tiennent tellement à écrire cette histoire sordide, pas question de leur laisser le mot de la fin. L'insecte au costume est à nouveau dans sa ligne de mire. Tout droit face à ses cornes. Il est certain, cette fois, de ne pas le rater. Même s'il continue à s'agiter, à le défier comme si tout cela n'était qu'un jeu absurde. Eh bien, soit ! L'énergie du désespoir lui donne des ailes. Il met tout son cœur dans ses cornes, vise... et fait mouche. Les pas de danse s'emmêlent, le danseur déraile. Un cri, un concert de breloques, et il décolle comme une plume avant de retomber lourdement sur le sol.

Le bruit cesse. Enfin. La rumeur et les cris s'éteignent, et du même coup le feu dans les regards. La foule ne dit plus un mot. L'arène s'emplit et déborde de silence. Le jeu vient de s'achever comme il a commencé, brutalement. Tout est fini. Tout va pouvoir rentrer dans l'ordre. Il va retourner chez lui, retrouver ces grands espaces de terre rouge qu'aucun murmure ne vient troubler. Il contemple une dernière fois l'homme qui se remet péniblement sur ses pieds. Il le voit essuyer un filet de sang sur ses lèvres et lui adresser un regard mauvais.

Il est temps de quitter la scène. Les portes s'ouvrent pour le laisser sortir. Mais alors qu'il se dirige vers elles, trois hommes vêtus de noir lui barrent la route. La foule reprend espoir. La partie n'est pas finie.

Tandis que les trois hommes tournent autour de lui, vifs comme des sauterelles, l'insecte cliquetant s'est approché. Il peut sentir son odeur. S'il tendait le mufle, il pourrait presque le toucher... Une lame effilée pénètre tout droit dans la chair de son

dos, y creusant une galerie profonde. La douleur est intense et l'oblige à poser un genou à terre. Le front penché en avant, les lèvres effleurant le sable, paralysé par la douleur, haletant, il ne peut plus faire un mouvement. Le froid qu'il ressent dans tous ses membres contraste avec la chaleur du sang qui se répand en plaques collantes sur ses poils. La plaie est profonde, et la vie s'en échappe un peu plus à chaque respiration. Elle coule sur le sol en rigoles, s'y écrase en grosses gouttes sombres. L'échine courbée, les naseaux grands ouverts, il contemple d'un œil vide les dessins que sa vie forme sur le sol.

Il est incapable d'en détacher son regard. La fascination morbide que ces motifs exercent sur lui attire irrésistiblement son corps vers l'avant. La marée l'emporte, et les vagues déferlantes sont pour lui comme une libération. La dernière vague est si violente qu'elle le jette sur le flanc. Jusqu'à ce que toute conscience ait déserté son esprit, il cherche encore à comprendre. Comprendre pourquoi cet homme, aux allures de serpent couvert d'écailles brillantes, s'amuse tant de voir couler son sang.

Le petit frère

Eva KOPP

Longtemps, l'invisible a été mon ami. Il gonflait mes plumes noires alors qu'elles n'étaient que duvet. Il soufflait dans le dos pour encourager mon envol. Il m'appelait, apportant avec lui les parfums d'ailleurs et des promesses de voyages. Il me berçait dans les airs lorsque je planais. Au début, j'essayais de voir son reflet dans les vagues. Mais seule mon ombre se mélangeait aux poissons. Parfois, il devenait violent sans raison. Je n'étais plus maître de mes mouvements. Mes ailes devenaient ses ailes. Je devenais une marionnette cherchant à reprendre le contrôle de mes fils... Il m'obligeait à m'épuiser pour retourner au rivage. Mais je revenais vers lui. Toujours.

Le nouveau printemps a adouci l'ami. Du moins, je le croyais...

Ce matin-là, il faisait bon, je revenais d'une belle balade. Le sel séchait sur mon plumage. La pêche avait été fructueuse : six poissons ! Jolie prise. J'en avais encore le gosier qui ressentait leur frétillement.

Je cherchais à rejoindre ma falaise lorsque je la vis. Une femelle. J'en étais persuadé : cela serait elle. Mon instinct me le disait. Je n'avais pas encore connu l'union. C'est la seule excuse possible à mon aveuglement. Je croyais voir une gorge attirante et des joues blanches. Je la pensais en train de faire sécher ses ailes couleur ébène au soleil. Son bec partiellement jaune me semblait murmurer des appels à la rejoindre. Je me suis approché sans réfléchir. J'ai entendu trop tard les cris de mes amis. J'étais à une dizaine de mètres. La femelle n'était qu'une illusion. Un vulgaire épouvantail. Caché derrière un rocher, l'homme se tenait prêt à bondir. À ses côtés, une cage où d'autres cormorans appelaient à l'aide. J'ai voulu repartir. Une partie de moi me gazouillait de rejoindre cette femelle et de m'assurer de son existence. Une autre me hurlait dans un cri guttural de fuir.

Et l'ami m'a trahi. J'ai voulu retourner vers la mer mais il m'en a empêché. Il a soufflé encore et encore. Je luttais de toutes mes forces pour retourner vers les vagues. Il a pris possession de moi, l'invisible a plaqué mes ailes vers la roche.

Et l'homme a surgi avec un drap. Un petit le suivait en tapant des mains. J'ai rejoint la prison avec mes frères. Je pensais que j'allais mourir, englouti dans le gosier de l'homme. Ou dans celui de son rejeton.

« Papa ! Papa ! Je veux celui-ci ! » s'exclame Hiro en désignant avec un bâton le cormoran dans sa cage.

« Éloigne-toi, Hiro-san, il a peur ! », ordonne monsieur Katô en repoussant son fils d'un geste sec.

Le bâton tombe au sol. Hiro est vexé, le rouge lui monte aux joues.

L'oiseau se cogne contre les barreaux. Des plumes gisent dans de la fiente.

« Ce n'est pas un simple oiseau, c'est un membre de la famille, tu comprends ?

Hiro garde la tête baissée.

- Tu lui as fait peur avec cette branche.
- C'est pas une branche, c'est une épée de samouraï
- Eh bien, Samouraï Hiro, il vous faut faire attention à ne pas effrayer cet oiseau avec votre épée.
- Oui, Papa.
- Samouraï Hiro !
- Oui, Papa ?
- J'ai pour vous une importante mission...

Les yeux d'Hiro s'écarquillent.

- Il s'agit de veiller à ce que personne ne s'approche lorsque je nourris l'oiseau. Est-ce possible ?

Hiro acquiesce.

Son père ouvre doucement la cage et attend patiemment que l'oiseau ose s'approcher.

Avec délicatesse, il caresse la tête du cormoran, qui recule maladroitement.

- Doucement... Doucement...

Le grand volatile semble hésiter sur le comportement à tenir. Il lui est impossible de s'échapper de cette pièce. L'homme lui masse désormais le ventre. Lentement, patiemment. L'oiseau reste muet, stoïque.

Hiro est jaloux. Jamais son père ne lui a massé le ventre. Sa mère l'a fait une fois avec une crème qui sentait fort. Et c'était parce qu'il était malade.

Le cormoran ferme les yeux.

- Lui, je vais l'appeler « Jirō », décrète l'homme avec sérieux.
 - Mais, Papa, tu ne peux pas l'appeler « Jirō », ça veut dire « deuxième fils », c'est pas un garçon !

- Je veux que tu le considères comme ton petit frère, à présent. Tu dois le protéger.
- Mais, Papa ! s'époumone Hiro du haut de ses 5 ans, c'est un oiseau !

Un sourire à peine perceptible se dessine sur le visage émacié de l'homme.

- Apporte-moi le seau de poissons. Il faut que je nourrisse ton frère.

Voilà quatorze jours que je n'ai plus vu la mer. L'invisible continue d'agir comme si rien n'avait changé. Mais tout a changé. Il a beau souffler, je ne peux plus voler. Chaque matin, la descendance de l'homme me persécute de longues minutes.

Il cherche à me piquer avec un bâton affûté qu'il glisse entre les barreaux de la cage. Puis l'homme arrive. Il ouvre la porte, me caresse la tête et le ventre. Il attache une corde en chanvre autour de mon cou et me laisse me baigner dans la rivière. Les vagues me manquent, le ciel me manque. Je ne peux pas pêcher, mais l'homme me donne du poisson. Il n'a pas le même goût que celui de la mer.

« Hiro, que fais-tu ? »

La voix de monsieur Katô tonne. Le sol se dérobe sous les pieds d'Hiro.

« Tu poses ce bâton tout de suite ! »

Le ton ne tolère aucun délai, aucune résistance.

Hiro se retourne lentement. Il lève la tête. Son père le foudroie du regard.

Mais Hiro ne baisse pas les yeux, il ne jette pas ce bâton.

« Que faisais-tu à ton petit frère ? »

- Ce n'est pas mon petit frère ! », répond froidement Hiro.

Il tombe à terre. Son père vient de lui infliger une claque. La première de sa vie.

L'enfant porte la main à sa joue. Les larmes lui montent aux yeux.

Hiro se relève et part en courant.

Monsieur Katô s'approche de la cage, il glisse sa main et caresse affectueusement la tête de Jirō.

« De tous, tu es mon préféré... »

Au fond de la pièce, dans leur cage, onze autres cormorans guettent la scène.

Le 11 mai, 19 h, à Gifu, à 30 km au nord de Nagoya... le soleil et les collines verdoyantes sont peu à peu engloutis par l'obscurité.

« Ce soir, nous honorons nos ancêtres, nous honorons plus de 1300 ans de tradition Hiro-san » s'est exclamé monsieur Katô en revêtant sa tenue de maître de pêche : le kazaori-eboshi, ce couvre-chef millénaire, et le pagne en paille qu'est le koshi-mino. Hiro l'observe, silencieusement assis en tailleur dans un coin de la pièce.

« Un jour, toi aussi tu pêcheras avec les cormorans. Nous ne sommes que six familles à avoir ce privilège. Te rends-tu compte ? »

Hiro acquiesce en serrant les poings.

La cérémonie va enfin débuter. Monsieur Katô et ses deux cousins sont montés sur le bateau en pin noir de Chine. Trois feux d'artifice sont tirés au-dessus des eaux limpides de la rivière Nagara. Les paniers du bateau sont enflammés. L'odeur des branches de sapin se consumant prend possession de l'oxygène. Les festivités peuvent commencer. Monsieur Katô tient fermement par la main gauche les cordes d'une douzaine de cormorans. Il ajuste la pression de la main droite, pour les empêcher de s'emmêler.

« On dirait des marionnettes à plumes », songe Hiro en riant doucement.

La lueur des lanternes attire les poissons à la surface, des truites mais aussi des ayu au goût sucré. Mmmm, de l'ayu grillé.... C'est le plat préféré d'Hiro.

Dès qu'un banc de poissons est acculé, les oiseaux tirent sur leur laisse. Mais à peine Jiro a-t-il avalé son dîner que monsieur Katô le ramène sur sa barque et plonge sa main dans son gosier. Jiro se débat, il lui déchire les avant-bras. Mais monsieur Katô ne cède pas. Encore et encore il lui fait rendre sa proie. Seul le menu fretin a le droit de se frayer un chemin jusqu'à son estomac. Les grosses prises sont retenues par ce collier de chanvre.

Les cormorans crient, les poissons affluent, les pêcheurs accompagnent la pêche en frappant la coque du bateau avec un bâton.

Sur la rive, Hiro observe l'étrange ballet de l'homme, du poisson et du cormoran.

Hiro ouvre les yeux, il fait encore nuit. Ses parents dorment contre lui. Leur respiration est paisible. Doucement, il se lève. Son père, épuisé par une nuit de labeur, ne réagit pas. Sa mère semble s'éveiller un instant et retombe tout aussi rapidement dans un sommeil profond. Dehors, le vent

s'est levé.

Hiro quitte la pièce, il se dirige vers la cuisine, ouvre un tiroir et en sort un grand couteau.

« Le couteau de samouraï » de sa mère lorsqu'elle découpe le poisson. Il sait qu'il n'a pas le droit de le prendre. Qu'il est coupant et qu'il pourrait se faire mal. Mais Hiro fait très attention. Il le tient par le manche, pointe vers le bas et marche doucement vers la porte de la maison. Le vent souffle dans ses cheveux.

Le gravier lui fait mal à la plante des pieds. Avec l'obscurité, il ne voit pas un gros caillou sur le chemin et manque de tomber.

Hiro arrête sa marche. Il a eu peur. Le couteau a failli lui glisser des mains. Il a failli tomber sur son pied. Il a failli transformer ses doigts de pieds en sashimi.

Une profonde inspiration, une profonde expiration... Rester calme comme un samouraï.

Hiro dépose le couteau au sol, il ouvre la porte de la grange.

Les cormorans dorment dans leur cage. Hiro reprend le couteau. Les yeux des cormorans s'ouvrent de concert comme 24 petites billes blanches dans les ténèbres du hangar.

Hiro tient fermement le couteau. Il se dirige vers la cage de Jirō.

La main d'Hiro tremble plus qu'il ne voudrait. De sa main libre, il ouvre la cage de l'oiseau. Jirō avance d'un pas, puis de deux. Sa tête oscille. D'un œil, puis de l'autre, il appréhende l'enfant.

« Tu n'es pas mon frère », chuchote Hiro.

Autrefois, l'invisible a été mon ami. Il gonflait mes plumes noires alors qu'elles n'étaient que duvet. Il soufflait dans le dos pour encourager mon envol. Il m'appelait, apportant avec lui les parfums d'ailleurs et des promesses de voyages. Il me berçait dans les airs lorsque je planais...

Le petit de l'homme me regarde. Il me veut du mal. Chaque jour, il me torture. Il a ouvert la cage, je sens le piège. La porte derrière lui est ouverte sur la liberté.

Alors l'invisible vient à mon secours, il s'immisce brutalement dans la pièce, le bois grince, l'enfant sursaute. Je bats des ailes. L'enfant crie, il me court après en brandissant un objet long et brillant. Je bats des ailes, ma colère et ma peur s'échappent de mon bec. L'invisible gonfle mes plumes noires, il souffle dans le dos pour encourager mon envol, je quitte ma prison, je m'élève dans les airs.

L'homme surgit en hurlant. Sa progéniture pleure. Je crie ma peine et ma joie. La nuit embrasse mon vol.

Gérard !

Charlotte Gomes

Au secours !

J'ai commencé à avoir des doutes quand elle s'est isolée pour téléphoner. J'ai beau avoir cinq ans, on ne me la fait pas à moi !

Mes doutes se sont confirmés quand, après quelques messes basses, ils ont commencé à rassembler mes affaires.

C'est sûr, un séjour en amoureux se préparait... Et ça, ce n'était pas bon pour moi... La dernière fois, j'étais resté chez Tata Rachel alors qu'ils profitaient librement de leur week-end, sans moi !

J'ai passé la nuit à me demander chez qui ils comptaient m'emmener cette fois. Tata Rachel ? C'est loin. Mamie Gâteau ? Oh non, pas Mamie Gâteau quand même ! J'ai horreur d'y aller, je déteste ses biscuits tout moisis, ces infusions à la camomille et ces longues après-midi où elle joue au Scrabble avec ses copines qui empestent l'eau de Cologne. Beurk !

Le lendemain matin, ils chargent mes affaires dans la voiture, me pétrissent de bisous et de câlins... je crains le pire... Quelques minutes après, mon hypothèse se confirme, les voilà qui m'enfilent le collier antiparasitaire SUPER MÉGA EFFICACE de la marque « Moustique mystique », et ça, c'est vraiment très mauvais signe !!!

Ah oui, au fait, j'ai oublié de me présenter, je vous prie de m'en excuser (c'est l'émotion, car ce qui va m'arriver est vraiment affreux). Je me présente donc, je me prénomme Gérard et je suis un adorable labrador noir, très gourmand et donc légèrement enrobé, mais surtout très citadin. Et là, c'est le choc, j'en suis sûr, ils m'amènent à la campagne. Quelle horreur ! Je déteste la campagne, c'est plein de bêtes en tout genre et ça ne sent pas bon. J'espère au moins qu'ils ont pensé à prendre mon roll-on spécial coussinets à l'huile d'amande douce, car, voyez-vous, j'ai le coussinet sensible, moi...

À l'aide !!!

Après une demi-heure de route, nous arrivons à Kèk'part sur campagne... Aïe ! Rien que le nom me fait frémir... Chez mes hôtes, l'accueil est chaleureux, mais mon attention se porte sur un petit, tout petit détail... Un poussin ! Dans le salon !!! Oui, vous m'avez bien entendu, un poussin en plein épisode de grippe aviaire ! Je me cramponne à mon collier de toutes mes forces. Mon collier chéri qui me protège des parasites en tout genre... Mais, assure-t-il une protection contre les poussins, ces épouvantables bestioles piaillantes ?

Un affreux doute survient : suis-je à jour de mes vaccins ? Rage, OK. Leptospirose, OK. Mais celui contre les dangers de la campagne profonde, est-ce que je l'ai ???

Après quelques minutes de présentation et un gros câlin, mes maîtres quittent les lieux en laissant un paquet de croquettes pour au moins deux mois. Deux mois à la campagne avec plein de bêtes, de végétation et de nature partout. À l'aide !!!

À peine ont-ils refermé la porte derrière eux que la dangereuse bestiole duveteuse s'approche de moi en piaillant. Je recule de quelques pattes, elle s'approche encore... À croire qu'elle cherche à m'impressionner, moi qui suis déjà mort de peur (on ne le dit pas assez, mais les poules sont friandes de viande). Me voilà coincé, mon agresseur vient alors se plaquer contre moi... et s'endort. Je crois qu'il me prend pour sa mère ! Ce qui est tout à fait humiliant, mais aussi très attendrissant, il faut l'admettre.

Entraînement de survie

Le lendemain matin, une épreuve digne d'un jeu de télé-réalité semble se préparer : une balade en forêt !!! Dans la nature ! Tout a commencé quand trois personnes sont venues à la maison de bon matin, en plein milieu de ma deuxième sieste de la matinée. Bon, ça va, c'étaient des amis de Pauline, la maman, et de Zoé, sa fille de treize ans... Elles me trouvent mignon, et gratouillent pas si mal. Mais, je me suis fait avoir, moi qui croyais me la couler douce toute la journée en me faisant câliner, je me fourre le coussinet dans l'œil. Après quelques gratouilles, Pauline me met le harnais et me tire dans le jardin pour descendre tout en bas jusqu'à un petit chemin de terre (heureusement, elle avait pensé à me mettre le roll-on spécial coussinet). Le groupe s'avance, mais moi, je reste planté là en les suppliant du regard. Bon, ça n'a pas marché. Elle m'ont juste tiré d'un bout à l'autre du chemin, heureusement, j'ai eu un moment de répit, alléluia ! Une route bétonnée ! Pour aller... dans une forêt. Une forêt sauvage avec des herbes qui dépassent de partout, il y a un peu de mousse par terre et puis des feuilles, mais surtout, surtout de la boue ! Ça a tout défait mon brushing. Elles m'ont fait passer par des sortes de mini rivières où j'ai dû me mouiller les pattes, brrrrr. Mais je crois que le pire, ce sont ces animaux, des bêtes, que dis-je, des monstres aux dents orange mi-castor, mi-loutre... je crois que cela s'appelle un ragondin. Je l'ai appris à mes dépens. Pendant que je reniflais un buisson pour passer le temps, je me suis fait agresser par l'un d'eux, qui est sorti soudainement. Je suis sûr qu'il voulait me sauter à la gorge, heureusement qu'il m'a raté et qu'il a plongé dans le ruisseau. Ouf ! Vous vous rendez compte ? Avec cette hygiène dentaire des plus douteuses, il m'aurait certainement contaminé !

Nous sommes finalement arrivés à la maison sains et saufs. Je vais enfin pouvoir ronfler à en faire trembler les murs de la maison. Ce n'est vraiment pas mon truc, cet entraînement de survie... Alors que je commençais à me préparer psychologiquement à faire la sieste, mes bourreaux ont jugé utile de me laver. Mais pas dans un bain avec de l'eau chaude, de la mousse et mon petit canard en plastique. Que nenni ! Une douche au jet d'eau du puits, au jardin ! Avec mon shampooing aux huiles essentielles, il est vrai, mais le puits du jardin tout de même ! Ils ne savent pas que j'ai besoin de confort, moi ? Et comme si ça ne suffisait pas, voilà que je passe à l'essorage ! On me secoue dans tous les sens avec une serviette. Je crois que le pire, dans tout ça, c'est le brossage avec une détestable brosse épineuse qui m'arrache sauvagement les soyeux poils de mon dos qui n'ont rien demandé à personne. Nous avons fait, par la suite, d'autres balades un peu moins éprouvantes que celle dont je viens de vous parler, mais parfois aussi effrayantes. Comme la fois où, en passant devant la maison qui fait angle au niveau de la boulangerie (qui fait d'excellents quignons de pain) pour une petite promenade de santé, je me suis fait surprendre par une bête mi-ours mi-loup :

Pompon. Un énorme berger allemand qui m'aboyait dessus, debout sur une murette tous crocs dehors.

J'ai eu là une des plus grosses peurs de ma vie. Finalem

Finalem, le poussin dort avec moi désormais, sur le tapis en laine de Zoé. Vu qu'il ne présente aucun signe apparent de grippe aviaire, je le laisse se blottir contre moi pour dormir, ça me rassure dans le noir. Au fil du temps, la campagne me paraît de moins en moins sauvage et hostile. Pauline s'occupe bien de moi et pense à m'appliquer le roll-on spécial coussinets tous les soirs. Zoé gratouille trop bien, et ils ont acheté des Biscroc' rien que pour moi. Ils m'appellent « mon toutou tout doux », et ça me touche. Et puis, à force de balades j'ai perdu un peu de poids, et il faut avouer que ça me va mieux quand même. Je trouve aussi leur canapé particulièrement confortable, Zoé me fait monter dessus quand ses parents ne sont pas là et qu'elle veut me caresser tout en regardant un film. Ce n'est pas ma faute si elle ne peut pas résister à mon regard de chien adorable. J'adore quand elle me fait d'énormes bisous sur la truffe. Il paraît que l'eau froide est bonne pour la peau. Quand Zoé invite ses copines à la maison, elles passent toute leur journée à me câliner, à me complimenter et à m'admirer, j'ai un succès fou !

Mais bon, les jours défilent et le paquet de croquettes se vide... Cet après midi, en mangeant ma ration de croquettes, je constate que le paquet est presque vide, et alors que je retourne au salon pour me faire gratouiller le ventre (ça m'aide à digérer), j'entends frapper à la porte, ce sont mes maîtres, je suis content de les revoir... La douce Zoé me serre dans ses bras et m'embrasse, puis je monte dans la voiture et je rentre enfin chez moi, à la ville.

Adieu la campagne ! Ciao les bestioles ! Salut la compagnie (des bêtes) !

Ils sont attachants, ces humains, quand même : j'espère que je reviendrai...

La demoiselle en noir

Tim Bary

Une porte vient de claquer quelque part dans le bâtiment. Je sors lentement de ma torpeur, celle qui me caractérise tous les matins avant le début des cours. Un vague coup d'œil à l'horloge : huit heures trente ! Les autres ne vont pas tarder à arriver. J'étais là vachement tôt, ce matin ! Je m'étais levée deux heures auparavant, enveloppée par les effluves de la boulangerie d'en face. Et bien sûr, impossible de me rendormir après avoir humé un morceau du paradis ! Je me suis donc traînée à moitié endormie hors de la maison, après avoir évité les gouttes d'eau d'une douche trop froide et les monologues de mes vieux. Je crois même qu'un habile courant d'air m'a aidée à parcourir les deux cents derniers mètres, tant je manquais d'énergie !

Le son de la cloche me fait revenir sur terre, devant la classe froide et sombre à l'entrée de laquelle s'entassent maintenant mes camarades, tels les moutons d'un troupeau de retour de promenade. J'ai horreur de ça ! Enfin bon, j'ai décidé de m'adapter et, glissant d'un élève à l'autre, tantôt bousculée, tantôt expulsée, je finis par me frayer un chemin vers les bancs. Je tourne un peu en rond, circulant entre les places vides, et puis je le vois. Il attend que les autres aient fini leur cinéma avant de se diriger calmement vers le premier rang pour y poser son sac. Décidément, ce garçon est... bizarre. Il a l'air plus sensible, plus éveillé. Peut-être que lui remarquera ma présence...

C'est vrai que je suis relativement discrète. Les gens ne me portent pas plus d'attention qu'à un moucheron collé à un piège à mouches. Il m'arrive parfois de m'installer à côté de l'un d'entre eux, mais je finis généralement par déménager, faute de place. C'est vrai que ce n'est pas facile d'être populaire quand on est maigre et toujours vêtue de noir, mais c'est tout ce que j'ai. Assez tergiversé ! Je rassemble le peu de courage que je trouve et me faufile dans sa direction. Je m'installe confortablement sur la chaise en bois pourri, il ne m'a pas encore vue.

- Bonjour Martin, dis-je.

Il prend un air étonné, puis revient à sa posture calme et habituelle, mais cette fois, il sourit. Il m'a remarquée, c'est déjà ça.

- Tu as retenu mon nom ?

- Bien sûr, je n'ai retenu que le tien !

- Tu es nouvelle, non ?

Je prends un air vexé :

- Je n'ai pas raté une seule journée de cours depuis le début de l'année, je te signale !
- Alors, Martinette, dit une voix derrière nous, on parle aux fantômes ? On devient fou comme son papa ?

L'intéressé balaye simplement la remarque de l'autre balourd d'un geste de la main et poursuit, le sourire estompé :

- Excuse-moi, je... je ne suis pas très attentif, ces derniers temps...
- C'est moi qui suis désolée, j'aurais dû être au courant... Mes sœurs et moi, on devine tout, d'habitude.
- Tu as des sœurs ?
- Oui, mais on a été séparées quand ma mère nous a abandonnées.
- Mais du coup, tu es...
- Orpheline ? Pas vraiment ! Dans mon milieu, les plus jeunes se débrouillent seuls... Je vis dans une sorte de foyer d'accueil avec deux vieux qui me laissent tranquille !

Je m'interromps : mon interlocuteur s'est levé à l'arrivée de notre professeure de français suivie du directeur :

- Asseyez-vous, s'il vous plaît ! Vous vous doutez bien que si monsieur Bernard est présent ce matin dans cette classe, c'est pour récupérer tous vos poèmes afin de les envoyer au concours. Aussi, je vous demanderai de bien vouloir les déposer devant vous.

Pendant que les apprentis poètes rendent leurs travaux, mon nouvel ami aimerait disparaître sous son banc.

- Eh bien, jeune homme, sermonne monsieur Bernard de sa voix calme et rassurante, j'ai l'impression que vous n'avez rien pour moi !
- Désolé, Monsieur, je l'ai perdu ce matin... Peut-être pourrais-je l'envoyer directement aux organisateurs ?

Il ment, c'est évident. Le proviseur n'est pas dupe :

- Je doute fort que vous le fassiez, Monsieur Moreau, mais je vous laisse une chance. J'irai personnellement vérifier votre inscription sur le site dès demain matin. Cela vous laissera amplement le temps de l'écr... euh, le réécrire.

Son ton légèrement sarcastique déclenche le rire des autres élèves, immédiatement interrompu

lorsque l'homme, dans la foulée, quitte la pièce, avec l'espoir d'emporter sous le bras quelques chefs-d'œuvre. La suite de la journée se passe sans incident ; je suis les cours en somnolant et, à la pause, je quitte, solitaire, l'enceinte de l'école au nez et à la barbe de mes surveillants. Comme quoi, la transparence a ses bons côtés ! En rentrant au collège, je tombe nez à nez avec le cadavre d'un oiseau, écrasé par une voiture ou, qui sait, par un camion rempli de pauvres bovins en route pour l'abattoir. Il m'arrive parfois de haïr les humains ; ceux du genre « persuadés que la nature, plus faible et stupide, leur doit tout ».

Pourtant, s'ils venaient à disparaître, cela ne changerait rien pour la terre, elle qui s'est toujours adaptée aux différents cataclysmes. Bien sûr, mon avis n'est pas partagé par les mouches et autres vers, se régaland déjà des entrailles du piaf étendu sur le sol comme un ange déchu. Je me demande ce que Martin en penserait... Il faut que je me le retire de la tête, celui-là ! Ce n'est pas parce qu'il a bien daigné m'accorder un peu d'attention que je dois m'emballer ! Il doit sûrement être du côté de ces carnivores, lui aussi.

Enfin ! La cloche sonne pour annoncer la fin des cours. Martin part sans me dire au revoir. Je lui en veux un peu, en même temps, comment reprocher cette petite maladresse au seul être qui m'accorde de l'attention. Je ne sais pas pourquoi, je décide de le suivre. Il marche lentement dans les rues de la capitale. Enfin chez lui, il ouvre la porte sans la claquer derrière lui. M'a-t-il vue ? Je prends son geste comme une invitation. Tout semble très calme dans cette maison. Le seul bruit qui trouble le silence est celui de ses pas dans l'escalier. Il ne se retourne pas, suis-je la bienvenue tout compte fait ? J'hésite. J'attends. J'hésite encore. Je monte. Je l'observe. Il a déjà allumé son ordinateur, ouvert un document Word. Il se gratte la tête, écrit, efface... rien ne vient.

Il ferme son PC et regarde dans la vague. Il ne se retourne pas, pourtant, c'est à moi qu'il parle :

- Avant que Papa ne tombe malade, on habitait dans une petite ferme à la campagne. Il y avait plus de chats, de chiens et de vaches que d'humains, cela m'allait parfaitement. C'est avec eux que j'ai appris à écrire. J'étais très inspiré par la nature, elle était ma muse et un refuge contre le monde entier. Elle m'a appris à écouter, même les plus discrets. Je me sentais minuscule face à elle, et, en échange de mon respect, elle guidait ma plume sur le papier pour que j'écrive ce que personne d'autre ne pouvait voir. Depuis que je suis en ville, ce talent a disparu et je ne me sens plus utile à rien.

Je me suis approchée de lui, lentement, évaluant chaque centimètre de sa peau jusqu'à la commissure de ses lèvres. Je lui ai susurré à l'oreille :

- Je crois au contraire que tu as un talent unique : tu es capable de voir la nature comme tu me vois, moi. Tu pourrais les défendre en écrivant. Inspire-toi du peu de verdure qui reste dans

nos parcs, des espaces de ciel perdus dans la fumée, ou des insectes qui escaladent tes fenêtres ! Tu peux devenir un grand homme, j'en suis sûre.

J'avais trouvé les bons mots, je crois. Toute la nuit, nous avons écrit des nouvelles et des poésies sur le peu de nature qui existait encore. Mais je ne me doutais pas qu'après la plus belle des nuits viendrait la pire des journées...

Nous étions très en retard, ce matin-là, aussi n'y avait-il plus un banc vide dans la classe. Mon poète s'est installé à côté du gros balourd, et moi, puisque de toute façon personne ne me remarquait jamais, je me suis assise carrément sur son banc. Je n'aurais jamais dû. La dernière chose dont je me souviendrai sera le regard affolé de la surveillante et ce classeur bleu qui s'écraseront sur moi.

*

Au bruit sourd de la farde finissant sa course sur le banc, Martin eut un violent mouvement de recul. Interloqué, il interrogea l'hystérique du regard.

- Ben quoi, lui répondit-elle comme si elle l'avait entendu, c'était juste une araignée !

Hector et Lucius

Zoé Aubry

Hector Vlate était devenu auteur à succès du jour au lendemain. Il sortait de nulle part, était inconnu de tous. Lorsqu'il était apparu pour la première fois sous les feux des projecteurs, il avait fait scandale. Étonnant, pas vrai ?

Tout avait débuté lorsqu'il avait déclaré durant une interview qu'il avait toujours eu un chat. Depuis aussi longtemps qu'il écrivait. Étrange déclaration. Il avait ainsi révélé à un journaliste : « Un chat c'est mieux. C'est l'animal du romancier. Ça ne fait pas trop de bruit. Ça ne vous embête pas. C'est indépendant et ça ne coûte pas trop cher. L'exact opposé d'une femme. » Suite à cela, il avait ri à sa propre blague grotesque en se balançant dangereusement sur sa chaise, les deux mains sur son énorme ventre. Le journaliste, un jeune homme blond, avait tiré discrètement sur le col de sa chemise pour déglutir, visiblement très mal à l'aise. Il avait cependant su se rattraper avec un petit rire nerveux avant d'enchaîner sur une nouvelle question.

Son premier roman, qui lui avait valu cette question, s'intitulait *L'Ombre du félin*. La fabuleuse histoire d'un auteur et d'un chat bien heureux jusqu'à ce qu'une jeune femme vienne semer la zizanie. « Il y avait ce chat qui faisait des trous dans mes pantalons, cassait ma pipe et ronronnait à longueur de journée. Mais ce n'était pas grave. J'étais bien, j'écrivais, tout allait pour le mieux. Et puis un jour, elle est arrivée. Elle a toqué à la porte doucement et je l'ai fait entrer comme un oiseau blessé. Elle avait pleuré et j'ai voulu la consoler. J'aurais dû la jeter dehors ou ne pas lui ouvrir. À ce moment-là, j'ai su qu'il était trop tard, qu'elle portait en elle un secret qui, sans recouvrir le sol de vaisselle cassée, allait mettre sens dessus dessous ma maison et ma vie, et celle de mon chat. » Telle était la quatrième de couverture de son premier ouvrage.

D'après les critiques, c'était un livre « émouvant et plein de savoir-vivre », « à lire d'urgence », a priori écrit par « un nouvel auteur exceptionnel et délicat ». Et pourtant...

Hector était un monstre, aussi bien physiquement que mentalement. Plus d'une centaine de kilos pour environ un mètre quatre-vingt-quinze. Son crâne était chauve depuis longtemps et sa vue tellement mauvaise que ses lunettes ressemblaient plus à deux fonds de bouteilles de vin. On l'aurait cru sorti tout droit d'une bande dessinée. Toujours un costard beige, toujours transpirant à grosses gouttes, et surtout toujours aussi peu aimable. Jamais un bonjour, encore moins un merci. Doublant dans les files d'attente, poussant sur les trottoirs. Râleur à plein temps, froid et distant

dans tout ce qui concernait les sentiments. Il prenait un malin plaisir à rabaisser les gens, à critiquer leurs attitudes, leur physique, leurs enfants.

Sa vie avant son succès ressemblait à celle de monsieur Tout-le-monde. Il habitait une petite maison dans la banlieue de Nantes. Il n'avait pas déménagé après, par « principe », avait-il dit. Il n'avait jamais dit quel était son métier auparavant, mais il avait toujours été aussi peu aimable. Avant d'être célèbre, il avait lu des centaines de chefs-d'œuvre de la littérature classique française, ayant entouré toutes les fautes d'orthographe des journaux avec un feutre rouge.

Était-il heureux ? Personne ne le savait, et tout le monde s'en moquait, à vrai dire. Il en avait l'air. À sa façon.

Il aimait le feu des projecteurs et le devant de la scène. Mais ce qu'il aimait encore plus, c'était le dégoût qu'avait provoqué sa première apparition. On avait lu ses romans sans savoir à quoi ressemblait son visage. Les jeunes filles et les femmes l'avaient imaginé d'une beauté incomparable. Il incarnait pour elles l'homme sensible et quelque peu idéal, l'objet de leurs désirs, de leurs fantasmes inavoués. Quel choc elles eurent lorsqu'elles découvrirent que leur idée de la perfection masculine était en réalité un homme des plus odieux, dépourvu de compassion et dont le physique ressemblait plus à un porc coupé de cachalot qu'à un bel homme. Il avait pris un malin plaisir à voir la répugnance dans leurs yeux.

De l'histoire de l'humanité, on n'avait jamais vu d'être aussi ignoble. La nature disgracieuse de son physique et sa personnalité des plus horripilantes avaient fait graviter autour de lui des centaines de rumeurs. Sur Internet, des internautes écrivaient : « C'est une machination. Un être aussi inhumain qu'Hector Vlate ne peut écrire de tels romans provoquant de telles émotions. » Ce à quoi il avait répondu tout simplement : « Depuis quand la littérature a-t-elle besoin que ses auteurs aient « la tête de l'emploi »? Si je ne vous séduis pas de mon apparence, vous lisez tout de même. Si j'avais ressemblé à Di Caprio, y aurait-il eu scandale ? Non. Mais je ne vous en veux pas d'être si cupides. Je ne pourrais être si supérieur si vous ne l'étiez pas. »

Pour prouver son innocence et l'authenticité de son travail, Hector avait laissé défiler chez lui journalistes, policiers et toute autre personne à la recherche de l'utilisation d'un nègre. Rien. Ce fut là le résultat de leurs recherches.

Hector les avait regardés partir avec un sourire sadique sur le visage. Lorsqu'ils remontèrent dans leur voiture, il leur lança :

« Lorsque j'aurai écrit mon prochain roman, n'oubliez pas de venir vérifier que j'en suis bien l'auteur. »

Il avait ensuite éclaté d'un rire bestial, semblable à un porc que l'on égorge.

Avec ce même enjouement, il avait pris place sur les plateaux télévisés. Il était tout d'abord

« politiquement correct », réfutant chaque argument avec une aisance presque agaçante. Puis il changeait de ton et devenait sarcastique et blessant.

« Des tas de gens me déplaisent, et je le leur dis. Je ne cherche pas à ruiner leur talent pour autant. De toute façon, ils n'en ont pas », avait-il un jour déclaré à une radio.

Hector Vlate maniait si bien le scandale que, rapidement, la France entière le connut.

Un soir, sur un plateau télévisé, un journaliste lui avait demandé :

« Monsieur Vlate, cela ne vous dérange-t-il pas que la foule s'anime avec autant... comment dirais-je... en étant aussi réfractaire à l'évocation de votre nom ?

_ Vous parlez vous-même de foule. La France sait qui je suis. Elle m'accueille peut-être pas à bras ouverts, mais peu importe ; je suis célèbre. Mes romans se vendent toujours bien. J'ai suffisamment d'argent pour vivre. »

Un silence. Puis, sur un ton beaucoup plus ironique, il avait ajouté :

« Les Français aiment le scandale. Regardez-vous ! Votre propre célébrité ne tient que sur vos questions fâcheuses. Vous êtes un créateur de scandale, et moi, je suis ce scandale. »

Il avait ri, et son corps entier était agité par des soubresauts. On aurait dit un orang-outan, les poils roux en moins. La tête déconfite du journaliste avait appuyé ses propos.

Le lendemain, on avait appris de la chaîne que l'interview avait fait un record d'audience. Le dernier roman signé Vlate devint best-seller la semaine suivante.

Assis dans son fauteuil en cuir, Hector caressait son chat tigré.

« Tu vois, Lucius, lui dit-il, j'avais raison. On peut être obscène à souhait et célèbre sans forcément être un politique. »

Une lueur quelque peu machiavélique brillait dans ses yeux, aussi globuleux que ceux d'une carpe japonaise.

« Bon, il serait peut-être temps de s'y remettre, pas vrai ? »

Le chat miaula comme pour acquiescer. Hector se leva péniblement tel un énorme ours. Il se rendit dans son bureau et alluma l'ordinateur. Son chat l'avait suivi, puis il s'installa à côté du clavier.

Vlate relut les dernières phrases de sa prochaine histoire à haute voix :

« Le ciel s'était teinté de rose lorsque leurs mains s'étaient lâchées. Il devait partir. Il le savait. La jeune fille, elle, restait sur le pas de la porte. »

Il jeta un regard à son animal de compagnie et fit pivoter l'écran vers celui-ci. Le chat au pelage gris et noir sauta sur le clavier et, de ses petites pattes blanches, commença à taper sur les touches. On aurait dit un chat qui marche sur un piano d'un bout à l'autre, provoquant ainsi une mélodie décousue et fort peu agréable. Mais au contraire, ici, le petit chat, nommé Lucius, écrivait des mots, des phrases sensées, et qui plus est, s'accordaient d'une si jolie manière que l'ensemble en devenait

poétique.

Hector lut :

« Des larmes coulèrent sur ses joues. Elle les essuya du revers de la main. La brise glacée vint lui caresser le visage. »

Le chat continuait d'écrire sous l'œil de lynx d'Hector Vlate, l'auteur à scandale qui n'avait jamais écrit une seule ligne de sa vie.

BIOGRAPHIES

Clément Petit (1^{er} prix adulte)

Âgé de 29 ans, je suis né à Paris et j'ai grandi en région parisienne. Ingénieur de formation, je me suis spécialisé dans l'accès à l'eau potable dans des contextes humanitaires et de développement. J'ai travaillé environ quatre ans pour des ONG mais aussi dans le secteur privé sur des projets d'accès à l'eau, que ce soit en Afrique, au Moyen-Orient ou en Asie. J'ai ensuite pris une année sabbatique durant laquelle je me suis consacré à un projet qui me tenait à cœur à savoir l'écriture ! A présent, je travaille au Liberia pour la mission de maintien de la paix de l'ONU, toujours et je consacre mon temps libre à la lecture et l'écriture. Parmi mes auteurs favoris, ou qui m'ont le plus inspiré, se trouvent en tête Victor Hugo, Stefan Zweig, Murakami Haruki, Rilke et André Malraux.

Concernant la nouvelle:

L'inspiration vient d'un voyage au Kirghizistan effectué en 2014 en compagnie de trois amis. Durant le voyage, nous avons rencontré un homme appelé Ichenbek qui possédait un aigle et qui nous a emmené chasser lors d'une journée à cheval. Nous sommes rentrés bredouilles. Néanmoins, cet homme nous a montré la technique du leurre à la peau de renard. Beaucoup d'impressions sont retranscrites dans la nouvelle (tristesse de l'aigle, celle de l'homme, les paysages, la fureur de l'animal...) et proviennent de cette expérience vécue.

L'idée de l'histoire, quant à elle, m'est venue deux ans plus tard ; elle a surgi par hasard et s'est formée assez rapidement dans mon esprit. J'ai écrit les grandes lignes sur un papier brouillon durant un séminaire auquel je participais ; je n'ai pas été très attentif à la séance en question, mais l'idée était venue avec une telle force que je ne voulais pas la laisser passer !

J'ai ensuite écrit la nouvelle dans les deux mois qui ont suivi. Ce n'est qu'après l'avoir écrite que j'ai découvert votre concours; j'en étais heureux car le thème correspondait parfaitement.

Julie Delfour (2ème prix adulte ex aequo)

Tout a commencé avec une passion issue de l'enfance : l'observation animalière. Cette passion a mûri et s'est ramifiée avec le concours de deux autres passions : l'écriture et les arts plastiques. Dès le plus jeune âge, je réalisais des petits livres ainsi que des journaux illustrés destinés à mes premiers lecteurs : mes parents ! J'ai ensuite pris la plume pour défendre le vivant sous toutes ses formes. Ainsi, l'amour de l'écriture, celui des arts et celui de la nature ont toujours été intimement associés tout au long de mon parcours.

Eva Kopp (2ème prix adulte ex aequo)

Animatrice radio, je suis avant tout créative. Je suis, tour à tour, metteur en scène, scénariste, rédactrice dans la presse quotidienne régionale, illustratrice de livres pour enfants, infographiste (<http://evakopp.fr>) et élue meilleure pâtissière au Monde de gâteaux au chocolat (d'après mon chéri).

Enfant, j'ai compris l'importance des mots quand j'ai appris que des guerres étaient nées à la suite de malheureuses phrases prononcées. Je me suis dit qu'un jour je les utiliserai pour créer des ponts vers l'Autre. Ainsi, j'ai écrit "Le petit frère" sans autre ambition que celle d'apprendre à écrire avec des contraintes afin de m'entraîner, tel un pianiste qui réaliserait ses gammes. Rapidement, le sujet : l'Ukai, la pêche traditionnelle japonaise au Cormoran est apparu comme une évidence. Faut-il préciser que le Japon me fascine ?

ハッピー読書 (Bonne lecture !)

Charlotte Gomes (1^{er} prix jeunesse)

Je me prénomme Charlotte et suis une collégienne de 12 ans, scolarisée en 5^o au collège Pable Picasso de Frouzins.

Cette nouvelle est inspirée d'une histoire vraie puisque nous avons été quelques temps, ma famille est moi-même, famille d'accueil. Ainsi, nous avons eu la chance de faire la connaissance d'un adorable labrador très citadin qui a découvert avec nous les joies de la vie à la campagne.

J'avais commencé à écrire cette histoire avant de savoir que le muséum de Toulouse organisait un concours de nouvelles et comme le thème correspondait, j'ai décidé d'y participer.

Tim Bary (2ème prix jeunesse)

Je m'appelle Tim, j'ai quinze ans et je n'aime pas parler de moi. La première fois que j'ai écrit une nouvelle, c'était pour l'école. J'avais onze ans. Mon professeur de français avait inscrit toute la classe à un concours littéraire et attendait de nous de magnifiques productions. J'ai décidé de parler des problèmes que j'avais rencontrés étant petit, mais à travers les yeux d'un mourant qui l'ignore. Je ne sais pourquoi, mais ça a touché. Et ça m'a plu.

J'adore le pouvoir de l'écriture. Par ma simple volonté, un univers entier naît, meurt, vit ou pleure. Je peux accélérer, remonter le temps, déclencher vents et marées, lire les pensées, ou simplement vivre paisiblement, entouré de mes créations. Les mots sont les morceaux d'un rêve infini et parfaitement contrôlable dont la seule limite est notre imagination. C'est cette idée enivrante qui me pousse à continuer.

Parfois, je décide que je devrais écrire quelque chose qui a du sens, pour montrer que la faculté d'avoir tout ce que l'on désire se tient au bout des doigts. Je joins alors mes pensées en boules, en extrais le fil et couds le tissu de mon monde avant de le figer ; moi seul en ai le contrôle. Je montre alors ma création à mes proches et je leur permets ainsi de rêver. Je choisis aussi souvent de défendre les causes que je trouve justes dans mes textes. Après tout, ne dit-on pas qu'un rêve peut changer notre vision du monde ?

Zoé Aubry (3ème prix jeunesse)

J'écris depuis très longtemps. J'aime inventer des histoires. J'ai commencé à participer à des concours d'écriture lorsque j'étais en seconde, c'est-à-dire il y a deux ans. Je voudrais devenir artiste, notamment dans le domaine littéraire, devenir écrivaine. Cette troisième place est une belle récompense et une motivation pour continuer dans cette voie.

RECUEILS DÉJÀ PARUS

A télécharger depuis le site web du Muséum

<http://www.museum.toulouse.fr/les-concours-de-nouvelles>



Racontez-nous une préhistoire

Sylvie Castéra-Saglier, Marion Sabourdy, Pierre F. Jaouen, Ludovic Ferry, Édition 2011.

Quatre nouvelles primées en 2011 qui relatent les événements tragiques de la mort de deux femmes de la préhistoire. Les deux squelettes ont été exposés au Muséum de Toulouse à l'occasion de l'exposition temporaire *Préhistoire, l'enquête*. Ils sont actuellement dans les réserves des Collections du Muséum.

Le caillou céleste

Christophe Cousin, Chantal Le Guillou, Sauveur Padovano, Édition 2012.

Trois nouvelles primées en 2012 autour du mystère de la météorite de Toulouse tombée le 10 avril 1812 à 20h.

Dans la peau d'un ours

Valérie Reich, Sylviane Collart, Aurore Gailliez, Clémence Jamet, Elsa Muller, Louis Merian, Collège Pierre et Marie Curie (Le Fousseret), Collège Louisede-Savoie (Chambéry), Collège Bertrand Laralde (Montréjeau), Édition 2013.

Neufs nouvelles primées : Se mettre dans la peau d'un ours peut prendre des tournures bien surprenantes !

Grandir

Ange Beauque, Cécile Attrape-mot, Agnès Lesage, Mathilde Roumier, Jean-Yves Wery et Marie Sempo, Édition 2014.

Six nouvelles primées : Grandir ? Un mot gigantesque que chacun va regarder, écouter, explorer avec sa sensibilité et son histoire.

Histoires Naturelles

Roch PONS, Aurélie PEUAUD, Sylvie LAVARTE, Arthur ÉDOUARD, Zoé VERNET, Titouan FERRY, Édition 2015.

Six nouvelles autour de l'intrigue du 1er laboratoire de taxidermie du Muséum de Toulouse.